

MIKKI BRAMMER

La  
liste des  
regrets

● Roman  
EYROLLES

Éditions Eyrolles  
61, bd Saint-Germain  
75240 Paris Cedex 05  
www.editions-eyrolles.com

Collection «Pop'Littérature»

Éditrice externe : Frédérique Martin  
Traduit de l'anglais par Emmanuelle Urien  
Titre original : *The Collected Regrets of Clover*

This edition is published by arrangement with Trellis Literary Management in conjunction with its duly appointed agent Books And More Agency #BAM, Paris, France. All rights reserved.

---

Depuis 1925, les éditions Eyrolles s'engagent en proposant des livres pour comprendre le monde, transmettre les savoirs et cultiver ses passions!

Pour continuer à accompagner toutes les générations à venir, nous travaillons de manière responsable, dans le respect de l'environnement. Nos imprimeurs sont ainsi choisis avec la plus grande attention, afin que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement. Nous veillons également à limiter le transport en privilégiant des imprimeurs locaux. Ainsi, 89% de nos impressions se font en Europe, dont plus de la moitié en France.

---

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Mikki Brammer, 2023  
© Éditions Eyrolles, 2024  
ISBN : 978-2-416-00862-7  
Composé par Soft Office

MIKKI BRAMMER

# La liste des regrets

● Roman  
EYROLLES



# Chapitre 1

LA première fois que j'ai vu quelqu'un mourir, j'avais cinq ans.

M. Hyland, mon professeur à l'école maternelle, était un homme enjoué et grassouillet dont le crâne luisant et le visage parfaitement rond m'évoquaient une lune bien pleine. Un après-midi, à l'heure du conte, mes camarades de classe et moi étions assis en tailleur sur le tapis rêche devant lui, captivés par sa lecture théâtrale de *Pierre Lapin*. Ses cuisses charnues débordaient de la minuscule chaise en bois où il s'était installé, et ses joues étaient plus rouges que d'habitude, mais comment lui reprocher de s'emballer pour les fabuleuses intrigues de Beatrix Potter ?

Au paroxysme de l'histoire, alors que Pierre Lapin perdait sa veste en tentant d'échapper au méchant McGregor, M. Hyland s'est interrompu, comme pour marquer le suspense. Nous avons levé les yeux sur lui, pendus à ses lèvres. Mais, au lieu de reprendre le cours de son récit, il a émis une sorte de hoquet, les yeux exorbités.

Et puis, tel un séquoia qu'on abat, il a basculé en avant.

Figés, nous l'avons contemplé avec stupéfaction : s'agissait-il d'une manœuvre de notre cher professeur pour ajouter de l'intensité au spectacle ? Au bout de quelques minutes, il n'avait pas bougé – pas même pour cligner des yeux –, et tout le monde s'est mis à pousser des hurlements de panique.

Tout le monde, sauf moi.

Je me suis rapprochée de M. Hyland, assez pour percevoir le dernier souffle d'air expulsé par ses poumons. Pendant que les couloirs résonnaient des cris des élèves et que les autres enseignants déboulaient dans la classe, je suis restée assise près de lui, tenant calmement sa main tandis que les dernières couleurs désertaient son visage.

Après cet « incident », la direction de l'école a conseillé à mes parents de me faire suivre par un psychologue. Mais ceux-ci, tout à leurs occupations, n'ont remarqué aucun changement notable dans mon comportement. Aussi, ils m'ont acheté une glace, tapoté la tête et, dans la mesure où ils m'avaient toujours jugée un peu bizarre, ont conclu que j'allais très bien.

Globalement, c'était le cas. Mais je n'ai jamais cessé de me demander quelles ultimes paroles M. Hyland aurait aimé prononcer au lieu des élucubrations d'un vilain petit lapin.

## Chapitre 2

Je n'avais pas l'intention de tenir le compte des personnes que j'ai vues mourir depuis M. Hyland, il y a trente et un ans, mais mon inconscient s'en est scrupuleusement chargé. D'autant plus que je me rapproche d'un chiffre impressionnant : aujourd'hui, j'en suis à quatre-vingt-dix-sept morts.

Plantée sur Canal Street, je regardais les feux arrière du corbillard se fondre dans la circulation. À l'instar d'un athlète qui vient de passer le relais, j'avais achevé ma mission.

Malgré les effluves de gaz d'échappement, de poisson séché et de tamarin qui saturaient l'air, l'odeur de la mort persistait dans mes narines. Rien à voir avec celle d'un corps en décomposition – je n'ai jamais eu à affronter cela, je me contente d'accompagner les mourants tandis qu'ils flottent entre ce monde et le suivant. Il s'agissait d'une autre odeur, très spécifique : celle de la mort imminente. Elle est difficile à décrire, mais elle m'évoque l'imperceptible transition de l'été à l'automne, quand l'air nous semble différent sans qu'on sache dire pourquoi. Après des années à pratiquer le métier de thanadoula, je suis devenue sensible à ce parfum. Il m'indique que quelqu'un est prêt à partir. Si des proches sont présents, je les informe que le moment des adieux est venu. Mais ce jour-là, il n'y en avait aucun dans les parages.

Cela arrive plus fréquemment qu'on l'imagine. En réalité, si je n'avais pas été là, plus de la moitié de ces quatre-vingt-dix-sept personnes seraient décédées dans l'isolement le plus complet. Il y a près de neuf millions d'habitants à New York, pourtant cette ville regorge de gens esseulés et pétris de regrets. Mon travail consiste à rendre leurs derniers instants un peu moins solitaires.

Un mois auparavant, une assistante sociale m'avait orientée vers Guillermo. « Mais je vous préviens, m'avait-elle dit au téléphone. C'est un vieil homme aigri et plein de colère. »

Ça ne me dérange pas – en général, cela signifie seulement que le mourant est terrifié, malheureux et seul. Aussi, lorsque Guillermo m'a royalement ignorée lors de ma première visite, je ne lui en ai pas tenu rigueur. Mais la quatrième fois, je suis arrivée en retard – je m'étais enfermée hors de chez moi par mégarde –, et il m'a regardée avec des larmes dans les yeux tandis que je m'asseyais près de son lit.

— Je croyais que vous ne viendriez pas, m'a-t-il avoué avec le désespoir discret d'un enfant abandonné.

— Je vous promets que ça n'arrivera pas, ai-je répondu en étreignant sa main parcheminée.

Et je tiens toujours parole. Guider un mourant vers sa fin est un privilège – surtout quand on est tout ce qui lui reste.

Les flocons de neige tourbillonnaient autour de moi tandis que je m'éloignais du studio exigu de Guillermo, situé à Chinatown, pour rentrer chez moi à pied. J'aurais pu prendre le bus, mais je trouve irrespectueux de me replonger sans transition dans le flot de la vie alors que quelqu'un vient de quitter ce monde. J'aime sentir la brise glaciale me pincer les joues, observer les nuages de condensation se matérialiser

puis disparaître à chacun de mes souffles – comme pour me confirmer que je suis encore là, vivante.

J'ai beau être accoutumée à voir les gens mourir, je me sens toujours un peu déphasée, juste après. Une personne est là, sur cette terre et, l'instant d'après, elle n'y est plus. Où elle va, je l'ignore – sur le plan spirituel, je suis essentiellement agnostique, ce qui me permet de rester ouverte aux engagements religieux de mes clients. Quel que soit l'endroit où se trouvait désormais Guillermo, j'espérais qu'il était parvenu à se départir de son amertume. De mon point de vue, il n'était pas en très bons termes avec Dieu. Un petit crucifix était accroché près de son lit étroit, sur le papier peint jauni et décollé par endroits. Mais Guillermo ne s'était jamais vraiment tourné vers l'objet afin d'en tirer un peu de réconfort : il lui jetait des coups d'œil furtifs, comme s'il évitait le regard inquisiteur d'une figure d'autorité. La plupart du temps, il s'arrangeait pour lui tourner le dos.

Après trois semaines d'accompagnement, je connaissais par cœur chaque détail de l'environnement de Guillermo. L'épaisse couche de poussière sur la vitre de l'unique fenêtre, qui occultait la lumière et assombrissait la pièce ; le grincement aigu que produisait le cadre métallique du lit branlant chaque fois que le vieil homme changeait de position ; le courant d'air glacé qui venait de partout et de nulle part ; le maigre contenu des placards de sa cuisine – une tasse, un bol, une assiette –, attendant d'une vie de solitude.

Au cours de ces semaines, Guillermo et moi n'avions sans doute pas échangé plus de dix phrases. C'était suffisant. Je laisse toujours mes clients prendre l'initiative, décider s'ils veulent peupler de conversations leurs derniers jours sur terre ou, au contraire, se murer dans le silence. Ils n'ont pas besoin de

verbaliser leur choix : je le devine. Mon devoir est de rester calme et présente, de leur permettre d'occuper l'espace tandis qu'ils tentent de vivre au mieux leurs derniers instants.

Mais le plus important, c'est de ne jamais ignorer leur douleur. Pas seulement la souffrance physique d'un corps défaillant, mais la détresse psychologique qu'ils éprouvent à sentir leur vie s'achever en sachant qu'ils auraient pu mieux faire. En leur permettant d'être vus au comble de leur vulnérabilité, je les apaise davantage qu'avec n'importe quelles paroles. Pour moi, c'est un honneur : je les regarde dans les yeux et je reconnais leur chagrin, je le laisse exister sans le minimiser, même quand il devient accablant.

Même quand il me fend le cœur.

Après le studio froid de Guillermo, la chaleur de mon appartement m'a paru presque étouffante. Retirant mon manteau à la hâte, je l'ai balancé sur le tas de vêtements d'hiver qui encombraient les patères de ma porte d'entrée. En représailles, celles-ci ont envoyé balader ma vareuse de laine qui a atterri en boule sur le sol. Je ne l'ai pas ramassée, songeant que je m'en occuperais plus tard – c'est ce que je me dis chaque fois qu'il s'agit de ranger le bazar accumulé chez moi.

À vrai dire, l'essentiel de ce fourbi ne m'appartenait pas. J'avais hérité de ce deux pièces idéalement situé après la mort de mon grand-père, même si, techniquement, je figurais sur le bail depuis toute petite – une habile manœuvre de sa part pour empêcher que les bureaucrates de New York me privent de mon droit légitime à bénéficier d'un loyer encadré. Pendant dix-sept ans, nous avions partagé cet appartement au deuxième étage d'une maison de ville d'apparence plutôt négligée par rapport à ses voisines soigneusement entretenues de West

Village. Papy n'était plus de ce monde depuis déjà treize ans, mais je ne me résolvais toujours pas à trier ses affaires. À la place, je m'étais donc contentée, petit à petit, d'imbriquer les miennes dans le peu d'espace qui restait. J'avais beau passer mes journées à regarder la mort en face, je n'arrivais pas à accepter qu'il avait disparu de ma vie à jamais.

Le chagrin nous joue des tours – le parfum familial d'une eau de toilette, la vision fugitive, dans la foule, d'une silhouette que l'on croit reconnaître, et tous les nœuds qu'on croyait avoir bien serrés pour continuer d'avancer se défont d'un coup.

Tout en me réchauffant les mains autour d'une tasse d'Earl Grey fumant, je me suis plantée devant ma bibliothèque, bourrée à craquer des manuels de biologie, atlas à demi moisés et romans maritimes de Papy. Calés entre eux, trois carnets abîmés détonnaient, pas tant en raison de leur apparence que du titre lapidaire inscrit sur chacune de leur tranche. Sur le premier, REGRETS ; sur le deuxième, CONSEILS ; sur le troisième, CONFESSIONS. En dehors de mon chien et de mes chats, c'était tout ce que j'aurais sauvé en cas d'incendie.

Depuis que je pratique le métier de thanadoula, ou « sage-femme de fin de vie », j'applique un rituel immuable : je recueille les ultimes paroles prononcées par mes clients avant leur dernier souffle. Au fil des années, j'ai découvert que les gens ont souvent besoin de dire quelques mots au moment de mourir, des phrases chargées de sens – comme s'ils comprenaient que c'était leur dernière chance de laisser une empreinte sur le monde. En général, leur message entre dans l'une des trois catégories suivantes : les choses qu'ils auraient aimé faire différemment, celles qu'ils ont apprises avec l'expérience, et les secrets trop longtemps gardés qu'ils sont enfin prêts à révéler. Consigner ces paroles constitue pour moi un devoir sacré, surtout lorsque personne d'autre n'est

là pour les entendre. Et même quand ce n'est pas le cas, les membres de la famille sont généralement trop accablés par le chagrin pour penser à retenir ces mots. Mes propres émotions, en revanche, restent toujours soigneusement refoulées.

Posant mon thé, je me suis hissée sur la pointe des pieds pour sortir le carnet intitulé CONFESIONS. Il y avait un moment que je n'y avais rien écrit. Ces derniers temps, mes clients semblaient n'avoir accumulé que des regrets.

Confortablement installée sur le canapé, j'ai fait défiler les pages du calepin jusqu'à en trouver une vierge. De mon écriture serrée, j'ai inscrit la date du jour, le nom et l'adresse de Guillermo, puis sa confession.

Pour être honnête, je ne l'attendais plus : je sentais le vieil homme s'éloigner, et je le croyais déjà inconscient. Mais, tout à coup, ses yeux se sont ouverts et il a posé sa main sur mon bras. Pas de façon théâtrale, plutôt comme s'il s'apprêtait à quitter la pièce et qu'il avait oublié de me dire quelque chose.

« Quand j'avais onze ans, j'ai tué le hamster de ma petite sœur par accident, a-t-il murmuré. Pour l'embêter, j'avais laissé la porte de la cage ouverte et il s'est échappé. On l'a retrouvé quelques jours plus tard, coincé entre les coussins d'un fauteuil. »

À peine Guillermo avait-il prononcé ces mots que son corps s'est détendu, léger et serein, comme s'il flottait dans une piscine.

Et puis il est parti.

Ce soir-là, tandis que mes animaux se blottissaient avec moi sur le canapé, je n'ai pu m'empêcher de songer à ce hamster. George, le bouledogue grassouillet que j'avais recueilli six ans plus tôt alors qu'il fouillait les poubelles en bas de chez moi, avait la tête calée sur mon genou. Lola et Lionel, deux chats de gouttière de la même portée trouvés tout bébés dans une boîte

devant l'église de Carmine Street, se relayaient pour s'enrouler autour de mes chevilles. La douceur de leur pelage m'apaisait.

J'essayais de ne pas me demander si le hamster avait souffert. Ces petites bêtes sont particulièrement fragiles, et c'était sans doute allé très vite. Je plaignais Guillermo : pendant cinquante ans, il avait dû se sentir tellement coupable !

J'ai consulté mon téléphone posé sur l'accoudoir défraîchi. Si l'on excepte les démarchages préenregistrés des compagnies d'assurances et des fausses enquêtes fiscales, il sonne uniquement lorsque quelqu'un a besoin de mes services. Je n'ai jamais maîtrisé l'art de la socialisation. En tant qu'enfant unique élevée par un grand-père introverti, j'ai appris à apprécier ma propre compagnie. Non que je sois contre le concept d'amitié mais, quand on n'a pas d'amis, on ne risque pas de les perdre. Et j'ai déjà perdu assez de proches comme ça.

Pourtant, je me demande parfois comment j'en suis arrivée là : j'ai trente-six ans, et ma vie se résume à attendre que des inconnus meurent.

Tout en humant les vapeurs de bergamote de mon thé, j'ai fermé les yeux et laissé mon corps se détendre pour la première fois depuis des semaines. Contenir ses émotions en permanence est épuisant, mais c'est ce qui me permet de bien faire mon métier. Je me sens tenue à rester calme et posée vis-à-vis de mes clients, même lorsque la peur et la panique les submergent et qu'ils n'arrivent pas à lâcher prise.

À mesure que mes sentiments affleuraient, je me suis enfoncée dans les coussins, laissant le poids de la tristesse creuser ma poitrine et la nostalgie me serrer le cœur.

Cette ville est pleine de personnes esseulées, je suis bien placée pour le savoir.

J'en fais partie.



## Chapitre 3

EN général, quand j'achève une mission, je passe la journée suivante à rattraper mon retard sur les tâches domestiques que j'ai négligées pendant la durée de mon travail. Lorsqu'on accompagne un mourant, le ménage et les factures passent facilement au second plan. Je me suis donc retrouvée à trimballer jusqu'au sous-sol un panier rempli de trois semaines de linge sale. L'appartement légué par mon grand-père est un véritable trésor, non seulement grâce à son loyer encadré, mais aussi parce que le bâtiment qui l'abrite est pourvu d'une buanderie, ce qui m'évite d'avoir à arpenter la ville pour trouver une laverie automatique. C'est l'une des nombreuses manières dont Papy me facilite la vie, même en son absence.

De retour au rez-de-chaussée, je me suis arrêtée devant ma boîte aux lettres afin de la débarrasser des multiples prospectus et catalogues qui attendaient mes visites sporadiques. Je recevais rarement quoi que ce soit d'intéressant.

— Encore en vacances, gamine ? a lancé quelqu'un depuis la cage d'escalier.

La démarche traînante accompagnant ces mots m'était tout aussi familière que la voix rocailleuse qui m'interpellait. Quand, à six ans, j'avais emménagé avec Papy, Leo Drake était un fringant cinquantenaire, et les trois décennies écoulées l'avaient à

peine marqué. Ses cheveux étaient juste un peu plus blancs et son pas un peu moins sautillant.

Et il était toujours mon unique ami.

— En quelque sorte, ai-je répondu sans bouger tandis qu'il descendait les dernières marches. Mais je préférerais les passer à la plage plutôt que dans la buanderie.

Leo était un homme grand et mince, aux traits distingués, dont l'âge accentuait la distinction naturelle. Je trouvais fascinant que les goûts vestimentaires des personnes âgées restent figés dans une certaine période de leur vie, qui correspondait généralement à la trentaine ou la quarantaine. Parfois, c'était par souci d'économie – pourquoi acheter de nouveaux vêtements alors que nos armoires en regorgent ? – mais, pour la plupart d'entre elles, c'était davantage lié à la nostalgie que leur inspiraient un passé plus glorieux. Une époque où l'essentiel de leur vie était encore devant elles.

Le style de Leo restait résolument ancré dans les années 1960 : cols pelle-à-tarte amidonnés, revers crantés, pochettes en lin et, si l'occasion s'y prêtait, un bon vieux chapeau de feutre. Jamais je ne l'avais vu débraillé, même lorsqu'il sortait acheter du lait à l'épicerie du coin. Cela datait sans doute du jour où il avait commencé à travailler à la poste de Madison Avenue. Bien qu'on l'ait relégué au tri, ça ne l'avait pas empêché de remarquer et retenir chaque détail vestimentaire qu'arboraient des hommes pour qui, en tant que Noir, il était essentiellement invisible. Quand, enfin, il en avait eu les moyens financiers, il avait imité – et surpassé – ces marques d'élégance jusqu'à se les approprier.

Ce jour-là, Leo était simplement venu relever son courrier. Pourtant, il portait une chemise impeccablement repassée et un pantalon à pinces. Sa tenue offrait un contraste saisissant

avec mon pantalon de jogging et mon gros pull marin. Si ma théorie était juste, je n'avais guère d'avenir en matière de style.

— Et cette revanche, alors ? a poursuivi Leo avec un sourire malicieux tout en glissant sa clé dans la serrure de la boîte.

Papy m'avait appris à jouer au mah-jong dès mon arrivée chez lui. Il m'avait fallu quatre ans avant de parvenir à le battre – il refusait de me laisser gagner, arguant que ça ne me rendrait pas service. Avec le temps, j'avais mémorisé toutes les combinaisons possibles du jeu et observé avec attention chacun des déplacements qu'effectuait Papy au cours de nos parties ainsi que les tuiles qu'il écartait. Il n'y avait qu'un seul geste qui le trahissait : chaque fois qu'il pensait être en train de perdre, il se grattait le cou avec l'index droit. Lorsque je suis partie en fac, Leo est devenu son adversaire régulier, et nous avons perpétué la tradition quand je suis revenue après le décès de Papy. Nous entretenons une rivalité acharnée depuis maintenant dix ans.

— Dimanche prochain ? ai-je proposé tout en triant mon courrier.

Il ne recelait qu'une seule enveloppe digne d'être ouverte – elle contenait un chèque envoyé par la famille d'un homme atteint de leucémie, avec lequel j'avais travaillé quelques mois auparavant. Comme Guillermo, il était mort empli d'une amertume qui continuait de me perturber. À mes débuts dans ce métier, j'avais naïvement tenté d'amener les gens à se concentrer sur tout ce qu'ils avaient vécu de positif, tout ce envers quoi ils pouvaient se montrer reconnaissants. Mais quand on a passé son existence à en vouloir au monde entier, la mort est un peu la goutte qui fait déborder le vase. J'ai fini par comprendre que mon rôle n'était pas de les forcer à embellir le tableau de leur vie, mais de rester auprès d'eux, d'écouter et de témoigner. Même

s'ils étaient malheureux jusqu'à leur dernier souffle, au moins, ils n'étaient pas seuls.

— Rendez-vous pris, a acquiescé Leo, en soulevant le bord d'un chapeau imaginaire. À moins, bien sûr, que tu trouves mieux à faire d'ici là ?

Leo savait très bien que je n'avais aucune vie sociale, mais il ne pouvait s'empêcher de lâcher de subtiles allusions laissant entendre le contraire. Ça partait d'un bon sentiment, certes, mais ça ne faisait que retourner le couteau dans la plaie. Je n'avais pas prévu qu'arrivée à trente-cinq ans, je n'aurais qu'un seul ami. C'est le problème, avec la solitude : on ne la choisit pas.

— Merci, ai-je répondu avec un sourire. Mais je crois qu'il n'y a pas de danger que ça arrive.

— Bon, mais on ne sait jamais, non ?

Puis, du menton, il a désigné le plafond.

— À ce sujet, tu sais qu'on va avoir une nouvelle voisine ? Elle emménage la semaine prochaine. J'espère qu'elle sera plus bavarde que ses prédécesseurs.

Zut. J'avais espéré que l'appartement du premier étage, jusque-là occupé par un couple de Finlandais taciturnes, allait demeurer vide quelque temps de plus. Contrairement à Leo, j'appréciais que mes échanges avec nos voisins se limitent à des hochements de tête polis et des salutations sommaires.

Leo a le chic pour être toujours au courant des ragots du quartier. En remontant l'escalier, il m'a informée de tous les potins dont il avait eu vent depuis notre dernière conversation – le psychodrame qui avait eu lieu dans l'Airbnb du bâtiment voisin, le divorce houleux un peu plus bas dans la rue, le restaurant hors de prix fermé pour violation des règles sanitaires après qu'un rat avait bondi de la cuvette des toilettes au moment où

un client s'y asseyait... En bavard émérite, Leo passait beaucoup de temps à traîner dans le quartier, abordant quiconque semblait disposé à bavarder. Je me suis toujours demandé pourquoi nous nous entendions si bien. Peut-être parce que, comme on dit, les contraires s'attirent.

En arrivant sur le palier, j'ai vu que la porte de l'appartement désert était entrebâillée. Par l'ouverture, j'ai aperçu sur le parquet une pile de pots de peinture et un rouleau dans son bac, prêts à l'emploi. À côté de moi, Leo continuait de commérer, inconscient du malaise qui me tordait l'estomac.

À New York, les locataires se succèdent, c'est inévitable, et je m'en suis coltiné pas mal. Chaque fois que des inconnus emménagent dans l'immeuble, j'ai le sentiment qu'ils s'immiscent dans ma vie privée. Mon espace. Ma routine. Ma solitude. Il faut décoder de nouvelles personnalités, instaurer de nouveaux rituels de salutations, s'accommoder de nouvelles excentricités. Pour moi, le mot « nouveau » est synonyme d'incertitude.

Et je déteste les surprises.



## Chapitre 4

LE jour où j'ai appris la mort de mes parents est aussi celui où j'ai découvert que les cochons se roulaient dans la boue pour se protéger des coups de soleil.

C'était un mardi à midi, et j'étais en CP. Assise au pied de l'unique chêne dans la cour de l'école, je m'étais calée entre deux racines noueuses qui s'étiraient tels des doigts arthritiques. C'est ici que je passais la plupart des pauses-déjeuner, pour lire pendant que mes camarades de classe jouaient à grand bruit dans les parages. Ce jour-là, j'étais plongée dans un livre sur les animaux.

J'avais presque achevé le chapitre sur les pandas quand j'ai vu Mme Lucas, la directrice, traverser la cour à grands pas dans ma direction. Son imposante mise en plis tressautait au rythme de sa démarche volontaire, et elle s'accrochait aux revers de son blazer d'un air important. J'ai senti un picotement dans ma nuque, comme si un insecte venait de s'y poser mais, quand j'ai passé ma main dessus, il n'y avait rien.

Juste derrière Mme Lucas, ma maîtresse et la psychologue scolaire marchaient côte à côte. Manifestement, toutes trois semblaient investies d'une mission. J'ai posé mon livre sur mes genoux et attendu qu'elles arrivent jusqu'à moi.

— Clover, ma chérie, a commencé Mme Lucas d'une voix mielleuse qui m'a aussitôt mis la puce à l'oreille – le genre

de ton qu'emploient les adultes lorsqu'ils cherchent à vous amadouer.

Elle s'est penchée, joignant les mains entre ses genoux, dos à dos, comme pour une prière inversée.

— Tu veux bien venir dans mon bureau, s'il te plaît ?

J'ai levé les yeux vers les deux autres femmes, remarqué leur sourire contraint. Je me suis demandé quel écart j'avais bien pu commettre ce jour-là pour mériter une punition. Avais-je enfreint une règle sans m'en apercevoir ? Je m'efforçais toujours d'être sage. Peut-être avais-je oublié de rendre un livre à la bibliothèque ? Intimidée par cet assaut, je me suis rencoignée contre les racines de l'arbre, rassurée par leur étreinte protectrice.

— J'aimerais rester sous l'arbre, ai-je répondu à mi-voix, exaltée par mon petit acte de rébellion. Ce n'est pas encore la fin de la pause.

Mme Lucas a froncé les sourcils.

— Eh bien, oui, je comprends, tu dois être très bien dehors, au soleil, mais il y a quelque chose dont je... dont nous voudrions discuter avec toi, et je pense qu'il vaudrait mieux qu'on rentre.

J'ai réfléchi un instant. Mme Lucas et ses cerbères en corsage ne semblaient pas disposées à lâcher l'affaire. Me levant à contrecœur, j'ai tendu mon bestiaire à la directrice le temps d'épousseter ma jupe écossaise, puis je me suis docilement mise en marche vers le bâtiment de l'école.

— C'est bien, Clover, a approuvé Mme Lucas.

Dans le bureau de la directrice, j'ai dû me hisser sur la haute chaise pivotante. Assise les jambes pendantes au-dessus du linoléum, je sentais les ressorts vieillissants traverser le coussin en cuir et s'enfoncer dans mes cuisses maigres.

Le sinistre trio s'est installé en face de moi. Les femmes échangeaient des regards affligés, comme si elles tiraient en silence à la courte paille pour déterminer qui allait s'y coller. Apparemment, c'était tombé sur la psychologue. Elle a pris une grande inspiration, prête à lâcher le morceau, puis elle s'est figée, l'air de chercher ses mots.

— Clover, a-t-elle enfin lancé. Je sais que tes parents sont partis en vacances.

— En Chine, ai-je obligeamment complété. C'est de là que viennent les pandas.

J'ai serré mon bestiaire contre ma poitrine.

— Oui, je suppose... Tu es très maligne.

— Les pandas mangent du bambou et ils pèsent plus de cent kilos, ai-je ajouté, profitant de leur attention pour montrer mon intelligence. Maman et papa reviennent dans deux jours – j'ai compté.

J'espérais que, pour une fois, ils n'oublieraient pas de me ramener un cadeau.

La psychologue s'est éclairci la voix tout en tripotant la broche fantaisie fixée à son chemisier.

— Oui... À ce sujet... tes parents devaient rentrer jeudi, mais... il y a eu... un accident.

Sourcils froncés, j'ai resserré mon étreinte autour du livre.

— Un accident ?

Ma maîtresse s'est penchée pour me tapoter le genou, faisant tinter les innombrables bracelets de pacotille autour de son poignet. Leurs couleurs vives me ravissaient.

— C'est une amie de ta mère qui te garde, n'est-ce pas, Clover ?

Les oreilles brûlantes, j'ai esquissé un hochement de tête. Des fourmillements ont commencé à parcourir l'arrière de mes

cuisses, collées par la sueur au cuir de la chaise. Les cris perçants des élèves qui me parvenaient par la fenêtre ouverte ajoutaient à mon inconfort.

Le sourire penaud de Mme Lucas me mettait mal à l'aise.

— Ce soir, à la place, tu vas aller chez ton grand-père. Il arrive tout à l'heure de New York pour te chercher. Super, non ?

Je ne savais que répondre à ça. Au cours de ma brève existence, je n'avais passé que de rares après-midi en compagnie de mon grand-père maternel, et il ne m'inspirait aucun sentiment particulier. Il paraissait gentil, même s'il était avare de mots, et que ma mère et lui se montraient plutôt distants l'un envers l'autre. Mais lui m'envoyait toujours un cadeau pour mon anniversaire – cette année, c'était le bestiaire que je serrais contre mon cœur. Peut-être allait-il m'apporter autre chose.

— Pourquoi je ne peux pas rester chez Mlle McLennan ?

La vieille fille qui habitait près de chez nous n'était pas une hôtesse très accueillante, et sa maison sentait le rôti de bœuf en permanence, quoi qu'elle cuisine. Mlle McLennan s'assurait de me nourrir et de m'amener à l'école mais, pour le reste, j'étais livrée à moi-même – la plupart du temps, je lisais seule dans ma chambre pendant qu'elle tricotait, assise sur son canapé protégé par une housse de plastique. Et comme mes parents me confiaient souvent à elle des week-ends entiers, nous avons appris à cohabiter de manière pacifique. Même si je soupçonne qu'elle ne crachait pas sur la liasse de billets que mon père lui glissait chaque fois dans la main.

Les trois femmes ont échangé des regards sombres et communiqué dans une espèce de code secret à l'aide de leurs sourcils. Pour finir, Mme Lucas a poussé un soupir à fendre l'âme.

— Clover, je suis désolée, mais tes parents sont morts.

Les deux autres se sont pétrifiées, choquées par cette manière abrupte d'annoncer une nouvelle aussi délicate.

Tout aussi sidérée, je me suis redressée, les yeux écarquillés, tandis qu'elles restaient prudemment inclinées au-dessus de moi, comme pour anticiper la réaction d'un animal sauvage.

— Morts?... Comme M. Hyland? ai-je enfin réussi à articuler.

J'ai pensé à l'épisode de *1, rue Sésame* qu'on avait passé dans ma classe après le spectaculaire trépas de notre professeur, celui où Toccata est confronté au décès de son ami Hooper.

— Je crains que oui, Clover, a répondu Mme Lucas d'une voix douceuse, s'efforçant de compenser la brutalité de sa révélation. Je suis vraiment désolée.

En fin d'après-midi, alors que j'étais assise près de mon grand-père dans le train de la Metro-North qui reliait le Connecticut à Manhattan, je me suis aperçue que je n'avais dit au revoir à aucun de mes camarades. Mais, vu qu'ils ne m'adressaient pratiquement pas la parole, ça n'avait probablement guère d'importance. Avant la mort subite de notre professeur de maternelle, les autres enfants ne me prêtaient guère attention mais, à cause de mon étrange comportement face à cet événement – avant tout, le fait que je n'avais pas paniqué –, je me les étais mis à dos. Depuis qu'un gamin avait répandu la rumeur que je « traînais » avec les morts, j'étais officiellement devenue trop bizarre pour être fréquentable. Demain, ils ne remarqueraient sans doute même pas mon absence en classe.

Papy était arrivé à l'école à la fin de la pause-déjeuner, au moment où la sonnerie lançait ses derniers trilles dans le couloir. Il était chargé de la petite valise bleu ciel que j'avais emportée chez Mlle McLennan. Après avoir échangé quelques mots avec

les enseignantes, trop bas pour que je parvienne à les entendre, il m'avait guidée d'un pas solennel vers le taxi qui nous attendait devant le portail.

Sur le chemin de la gare, il ne m'avait fourni que de rares détails sur l'accident de mes parents – il avait évoqué un vieux bateau, une tempête tropicale et un fleuve nommé le Yangzi Jiang. Je m'étais contentée d'acquiescer, me demandant secrètement si papa et maman avaient vu des pandas. Pourtant, alors que je regardais s'étirer les interminables banlieues derrière les vitres du train poussif, j'avais commencé à réaliser.

Mourir, je le savais, signifiait qu'on n'allait plus jamais revenir. Une fois mort, on n'existait plus que dans les souvenirs des gens. J'ai revu ma mère me pousser impatientement vers la porte, le matin de leur départ pour la Chine. De loin, elle m'avait lancé un baiser distrait en me laissant chez Mlle McLennan. Tout en vérifiant son reflet dans la vitre de la voiture, elle m'avait recommandé d'être « bien sage ». Quant à mon père, il m'avait peut-être fait signe depuis son siège derrière le volant, mais je n'en étais pas certaine. Ce matin-là, comme d'habitude, ils avaient autre chose en tête.

Je savais aussi qu'il était important de pleurer à la mort de quelqu'un – après celle de M. Hyland, j'avais vu la bibliothécaire sangloter dans le couloir. Et quand, avec Papy, on s'est assis dans le train, j'ai remarqué qu'il se passait le pouce sous les yeux à plusieurs reprises avant de l'essuyer sur sa manche. J'ai donc attendu patiemment que la première larme perle de mes cils, et j'ai même appuyé un peu sur mes paupières pour être sûre. Mais je n'ai pas pleuré pour autant.

Deux heures plus tard, nous sommes sortis de Grand Central Station. La nuit tombait, nous cernant d'ombres oppressantes. Le vent froid me griffait les joues et la cacophonie des voitures

me perçait les tympans. C'était la première fois que je mettais les pieds à New York – je n'étais pas sûre d'aimer ça.

M'efforçant de trouver un ancrage dans tout ce désordre, j'ai agrippé le bas du manteau de Papy tandis qu'il levait haut le bras en sifflant. Ce devait être une sorte de tour de magie parce que aussitôt, un taxi jaune s'est matérialisé devant nous. Je connaissais très peu mon grand-père et pourtant, j'étais certaine d'être en sécurité. En dehors de ma valise bleue, il était le seul élément vaguement familier auquel je puisse m'accrocher.

Le décor qui défilait à toute allure autour de nous était à mille lieues de celui que j'avais pu contempler depuis le train : des gratte-ciel immenses, des néons palpitants, des foules de gens qui se croisaient habilement sur les trottoirs. Je me demandais comment Papy pouvait rester aussi indifférent à ce spectacle. Il s'est contenté de fixer la route et de marmonner quelque chose au sujet du lait qu'il faudrait aller chercher demain matin.

Lorsque nous sommes arrivés devant une étroite maison de ville, il a tendu quelques billets soigneusement pliés au chauffeur, un type bougon qui sentait l'ail.

— Dis merci, Clover, m'a-t-il intimé en ouvrant la porte de la voiture.

— Merci, monsieur le chauffeur.

Pour toute réponse, celui-ci a émis un grognement.

À l'intérieur du bâtiment, j'ai compté tout haut chaque marche tandis que nous montions au deuxième étage. Alors que j'arrivais à quatorze, un homme coiffé d'un chapeau à large bord a surgi dans l'escalier en descendant d'un pas chaloupé.

— Bonjour, Patrick, a-t-il lancé à mon grand-père avant de m'apercevoir qui l'observait timidement derrière ses jambes.

Papy a posé ma valise pour lui serrer la main.

— Leo, a-t-il dit, je te présente Clover, ma petite-fille.

Leo a décoché à mon grand-père un regard plein de compassion, puis il s'est incliné et m'a tendu la main en souriant de toutes ses dents – dont une en or.

— Ravi de te rencontrer, gamine, a-t-il lancé. Bienvenue dans cette grande maison.

Les lumières du plafond se reflétaient dans ses yeux comme des rayons de soleil sur une bouteille de Coca-Cola.

Je lui ai rendu sa poignée de main aussi fermement que possible, fascinée par la couleur ambrée de sa peau.

— Enchantée, monsieur.

Leo s'est écarté pour désigner le sommet de l'escalier d'un geste théâtral.

— Je vous laisse poursuivre votre chemin, a-t-il déclaré en soulevant le bord de son chapeau. Mais j'espère vous revoir bientôt, tous les deux.

Sur le palier du deuxième étage, j'ai regardé Papy fouiller dans le trousseau de clés accroché à sa ceinture avant d'ouvrir une multitude de serrures. Tandis qu'il suspendait nos manteaux à la patère derrière la porte, j'ai jeté un coup d'œil dans le salon, émerveillée. Des étagères couvraient les murs jusqu'au plafond, chargées de toutes sortes d'objets – minéraux, crânes d'animaux, masques tribaux, créatures dans des bocaux. Comme si mon grand-père habitait dans le musée que j'avais visité le mois dernier lors d'une sortie scolaire.

Et maintenant, moi aussi, j'allais vivre là.

Après un dîner à base de haricots blancs à la tomate et de tartines, et sans avoir échangé plus de quelques mots avec moi, Papy m'a conduite dans une petite pièce au fond de l'appartement. Un énorme bureau en bois trônait dans un coin,

encombré de piles de papiers et de livres. Dans le coin opposé se trouvait un petit lit et une table de chevet agrémentée d'une lampe de banquier verte et d'un petit vase contenant une pivoine solitaire.

— Ce sera ta chambre, m'a annoncé mon grand-père.

Puis, désignant le fatras sur le bureau :

— On s'occupera de ça demain.

Il a déposé ma valise sur une chaise. Le vinyle bleu ciel offrait un contraste étrange avec les couleurs neutres de l'acajou, du cuir et du tweed.

— La journée a été longue. Si tu as besoin de moi, je suis dans le salon, a-t-il repris.

Maladroitement, il m'a tapoté la tête avant d'enfoncer vivement ses mains dans ses poches.

— Bonne nuit, Clover.

— Bonne nuit, Papy.

Je suis restée un moment plantée là, absorbant mentalement les éléments de ma nouvelle vie. Devais-je me brosser les dents chaque soir à présent que j'habitais en ville ? Mlle McLennan ne me laissait jamais déroger à cette règle. Beaucoup de choses allaient sûrement changer, à présent. Qui allait m'amener à l'école ? Allais-je pouvoir emprunter des livres à la bibliothèque ? Allait-il y avoir un chêne dans la cour ?

En manière de test, j'ai décidé d'«oublier» de me brosser les dents, ce soir-là. Je me suis glissée dans le lit en respirant l'odeur d'une lessive inconnue mêlée à des relents de naphthaline. Les draps étaient tellement tendus que j'ai eu du mal à rouler sur le côté, et je me suis dit que ça devait faire cet effet, quand quelqu'un vous serrait fort dans ses bras. Mais comme je n'en avais jamais fait l'expérience, je ne pouvais en être certaine.

J'ai tendu le bras vers la table de chevet et tiré sur le napperon décoloré pour attraper mon bestiaire, tout doucement pour ne pas faire tomber le vase. Adossée à l'oreiller informe, j'ai posé le livre sur ma poitrine et l'ai feuilleté jusqu'à la lettre P.

J'ai vérifié que les pandas n'avaient plus de secrets pour moi, et je suis passée aux porcs.